

IMPRESSUM

Editeur/Rédaction
Le Temps SA
Avenue du Bouchet 2,
Case postale 6714
CH - 1209 Genève
Tél. + 41 22 575 80 50
J.A. 1209 Genève
www.letemps.ch

LE TEMPS

Ne peut être vendu séparément

LUNDI 3 AVRIL 2023 / N° 7587

Art contemporain

Un foisonnement de projets, dans les musées et dans l'espace public, fait le dynamisme de Genève

●●● PAGES 2-3

Entretien croisé

Nicolas Wadimoff et Paolo Moretti: comment enseigner le cinéma, de la HEAD à l'ÉCAL

●●● PAGE 4

AVEC LE SOUTIEN DE LA



FONDATION
POUR GENÈVE

La HEAD, un géant à taille humaine

RÉCIT Récipiendaire du Prix de la Fondation pour Genève, Jean-Pierre Greff revient sur l'histoire de la Haute Ecole d'art et de design, qu'il a dirigée de 2007 à 2022. En quinze ans, l'institution est devenue un pôle d'excellence artistique européen

LÉO TICHELLI
@TichelliL

En écoutant Jean-Pierre Greff parler de la Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEAD), qu'il a dirigée durant quinze ans, il se dégage une impression d'inéluctabilité. L'institution a vu le jour en 2007, puis a grandi, jusqu'à posséder désormais son campus flamboyant neuf, dans le quartier de Châtelaine. Un destin tout tracé? Absolument pas. Plutôt une succession de décisions judicieuses prises au bon moment, une vision académique et artistique et la conscience du potentiel d'une telle école pour le canton, pour la Suisse et au-delà.

Pour comprendre cette évolution à pas de géant, il faut remonter le temps. Au début des années 2000, la HEAD n'existe pas ou alors en puissance. A Genève cohabitent deux vénérables institutions: l'École supérieure des beaux-arts (ESBA) et la Haute Ecole d'arts appliqués, la première fondée en 1748, la seconde en 1869. Une coexistence ponctuée de certains moments de rapprochement, sans pour autant passer le cap de la fusion. Jusqu'à l'arrivée de Jean-Pierre Greff à la tête de l'ESBA en 2004: «Il devenait de plus en plus inadéquat pour une ville de la taille de Genève d'avoir deux écoles. Cela impliquait deux identités distinctes et deux sociabilités, et donc une sorte de trouble de perception à l'échelle régionale et nationale. Aussi, la ville serait restée avec deux projets modestes au lieu de voir plus grand.»

Dans la cour des grands

Il convient alors de justifier intellectuellement leur unification, et pas simplement en termes de rationalisation, de meilleure gestion ou de synergie. Et c'est sûrement là que la première pierre de la HEAD est posée par Jean-Pierre Greff et ses équipes: «Il a fallu donner un véritable sens à ce jumelage, sans pour autant diluer ce qui faisait la singularité des deux entités. Notre démarche nous a poussés à véritablement interroger les relations qu'entretiennent l'art et le design. Nous avons organisé un colloque international AC/DC (art contemporain, design contemporain) et



«Dans la tête de la HEAD», un dessin inédit réalisé par Albertine à l'occasion de la remise du Prix de la Fondation pour Genève à Jean-Pierre Greff. (ALBERTINE)

des séries d'expositions qui ont permis de prouver le bien-fondé de ce projet.»

En 2007, la HEAD voit finalement le jour. Un seul nom, une seule entité mais une myriade de bâtiments disséminés partout dans la ville. Une situation pas forcément idéale pour incarner un projet unique. Qu'importe, l'institution décide de faire de ses faiblesses une force. Chacun des locaux fonctionnera avec une forme d'autonomie, sans jamais être une annexe excentrée. Pour l'ancien directeur, cette organisation a surtout permis de s'implanter un peu plus profondément dans la cité: «Il a fallu tirer parti de cet éclatement en faisant de la HEAD une école tentaculaire, avec des projets et des expositions dans de multiples lieux. Cela a per-

mis de dialoguer avec la population, de marquer la ville de notre présence et, surtout, de créer un récit.»

La haute école poursuit également ses rêves de grandeur en étayant chacune de ses formations bachelor par un cycle de master dès 2008. Une offre académique qui fait figure de nouveau point de bascule: plus besoin d'aller jusqu'à Lausanne ou Zurich pour poursuivre sa formation. La HEAD rivalise désormais avec l'École cantonale d'art de Lausanne (ÉCAL) ou la Haute Ecole d'art de Zurich (ZHdK), l'un de ses principaux objectifs lors de sa création.

Le miracle du campus

En plus de retenir des talents, elle finit par les attirer et faire de Genève un pôle d'excellence artistique, reconnu progressivement à l'échelle

européenne. Mais avec une offre de programmes qui augmente, le nombre d'étudiants aussi, et l'institution finit par se sentir petit à petit à l'étroit.

«Le miracle intervient en 2016.» Et Jean-Pierre Greff pèse ses mots. Après des années de tractations pour tenter d'investir de nouveaux lieux et créer un campus, c'est finalement le campus qui vient à la HEAD: «Nous avions entamé des démarches pour nous installer à la Jonction, puis vers les Nations, sans que cela soit concluant. Trois lieux se sont finalement libérés au même moment dans le quartier de Châtelaine: les désormais bâtiments H, A et E, les deux premiers dessinés par Jean Erb et le dernier par Georges Addor. Mais le plus fou, c'est que ce sont les deux propriétaires d'alors

qui nous ont contactés presque simultanément pour nous dire qu'ils verraient bien la HEAD s'épanouir au sein de ces immeubles. Cela prouve une fois de plus l'importance que l'institution a su prendre au sein du tissu régional et socio-économique.» Il y a de l'émotion dans la voix de Jean-Pierre Greff en évoquant l'évolution de cette école. De son propre aveu, jamais il n'aurait pensé qu'elle prendrait un tel essor. Pas aussi vite, pas avec une telle ampleur.

Et si l'établissement de ce nouveau site constitue une sorte d'apothéose, d'autres moments, peut-être moins tangibles, l'ont durablement marqué. Des choix, des intuitions qui ont forgé l'identité de la HEAD, mais qui ont eu un impact allant bien au-delà: «Je me souviens qu'à mes débuts, la

mode c'était Milan ou Paris, mais pas Genève, trop austère, trop grise, pas assez exubérante. En faisant le pari de mettre ce département en avant au même titre que le design d'interaction (game design, objets augmentés...), pour prendre un autre exemple, nous avons contribué à transformer l'image de la Cité de Calvin. Le défilé annuel que nous organisons est aussi devenu un rendez-vous régional, fréquenté par des gens de tous les milieux.» Une manière peut-être de rendre à Genève une partie de ce que la ville a pu offrir à la HEAD.

Un phare artistique au bout du lac

La relève est désormais assumée par Lada Umstätter, qui le remplace à la direction depuis le 1er janvier. Au gouvernail d'un paquebot de plus de 800 étudiants de 40 nationalités différentes, des collaborations avec des institutions réputées – plus d'une centaine d'écoles partenaires, des États-Unis à la Chine en passant par Paris ou Londres –, elle continue de chérir le lien privilégié que la HEAD entretient avec Genève: «Il y a un équilibre à tenir. Il faut continuer d'être un pôle d'excellence tout en s'efforçant de démocratiser la culture. Chaque action que nous entreprenons doit être pensée à ces deux niveaux.»

Dans la cour des institutions artistiques de premier plan depuis déjà plusieurs années, l'école pourrait-elle devenir trop prétentieuse pour son écrin genevois? Pour la nouvelle directrice, cette réputation à l'international n'empêche absolument pas de maintenir et développer des liens de plus en plus étroits avec le grand public. «Nous devons garder à l'esprit que le rayonnement de l'institution est exceptionnel, et nous souhaitons que les Genevois en soient fiers. On est très loin du cliché d'une école d'art élitiste.» C'est pourquoi dans le panier à projet de la HEAD se trouve aussi la volonté de faire de ce nouveau campus un lieu de rencontre pour les habitants du quartier, avec un cinéclub et des salles de projection. Regarder toujours plus loin tout en conservant ses racines solidement plongées au bout du lac, en somme. Un credo qui semble seoir à Lada Umstätter. ■

ÉDITORIAL

Jean-Pierre Greff, une vision pour Genève

STÉPHANE GOBBO
@StephGobbo

En remettant, ce lundi, son 29e prix à Jean-Pierre Greff, directeur de la Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEAD) de 2007 à 2022, la Fondation pour Genève récompense non seulement un homme, mais aussi – et surtout – une vision. Après avoir récompensé le dessinateur Chappatte et Peter Maurer, alors président du CICR, elle souligne avec Jean-Pierre Greff l'essentialité d'une école d'art pour le ciment social et salue l'ouverture de la HEAD sur la

Genève internationale et le monde. La haute école accueille en effet des élèves d'une quarantaine de nationalités, et des enseignants et intervenants internationalement reconnus. Du 17 au 23 avril, plusieurs étudiants et étudiantes du master Espace et Communication visuelle participeront d'ailleurs à la Design Week de Milan dans le cadre de la House of Switzerland.

En 2004, lorsqu'il s'installe à Genève, Jean-Pierre Greff prend la direction de l'École supérieure des beaux-arts. Il sera alors à l'origine de la fusion avec

la Haute Ecole d'arts appliqués, qui donnera en 2007 naissance à la HEAD. De ce rapprochement qui n'allait pas forcément de soi est née une structure qui

a su s'ancrer dans le territoire genevois, nouer des partenariats avec de nombreux acteurs du monde de l'art et de la culture, pour ensuite œuvrer à ce rayonnement international que seule l'École cantonale d'art de Lausanne

(ÉCAL) avait alors. A la manière de Pierre Keller à 60 kilomètres de là, Jean-Pierre Greff a fait de la HEAD un formidable incubateur de talents, un labo-

ratoire bouillonnant où l'on pense l'art, et plus généralement le monde.

En sa qualité de président de la Fondation Plaza, il pilote actuellement la réhabilitation de la mythique salle de cinéma genevoise inaugurée en 1952, fleuron de l'architecture moderne qu'il aura contribué à sauver, et qui retrouvera son public au plus tard au début de l'année 2026. Le Plaza accueillera alors de grands événements et sera un lieu privilégié pour les nombreux festivals qu'abrite Genève. ■

La cérémonie de remise du Prix de la Fondation pour Genève est diffusée en direct sur Letemps.ch, ce lundi 3 avril dès 18h30

La HEAD a un rayonnement international

AVEC LE SOUTIEN DE LA  FONDATION POUR GENÈVE

Avec l'art contemporain, Genève veut surprendre plutôt qu'éblouir

ARTS Un foisonnement de projets, y compris dans l'espace public, dynamise la scène artistique de la deuxième ville suisse. Genève se construit une nouvelle identité, et le développement de l'art contemporain à la HEAD n'y est pas étranger

ÉLISABETH CHARDON

Où en est Genève avec l'art contemporain? Que faut-il voir dans cette ville de 200 000 habitants et habitantes, qui commence enfin à se concevoir comme une agglomération transfrontalière de plus d'un million de personnes sous le nom de Grand Genève? Ou bout du Léman, on a souvent tendu le bâton pour se faire battre, accumulant les attentes et les échecs: le projet Jean Nouvel pour le Musée d'art et d'histoire (MAH) en 2016 ou celui d'une Cité de la musique en 2021, par exemple.

Mais aujourd'hui se dessinent des échappées belles, de quoi espérer une résilience malgré la fermeture de quelques galeries au terme des années de pandémie – autant plus que l'offre muséale devrait être considérablement revisitée d'ici la fin de la décennie, avec bientôt un nouveau concours pour repenser le MAH et le réaménagement du Musée d'art moderne et contemporain (Mamco), du Centre de photographie, planifiés respectivement en 2025 et 2026. C'est à un véritable *work in progress* qu'on assiste donc. L'actualité des premiers mois de 2023 en témoigne.

Carte blanche à Ugo Rondinone

En parvauté, au salon Artgenève se sont ouvertes deux des grandes expositions de l'année. La première se déploie au MAH, musée qui n'est dédié que très secondairement à l'art d'aujourd'hui et qui est, pourtant dirigé depuis 2020 par une pointure dans le domaine, Marc-Olivier Wahler. Ce natif de Neuchâtel, qui a notamment chapeauté le Swiss Institute de New York, multiplie les regards contemporains sur des collections aussi vastes qu'hétéroclites et surtout trop endormies. C'est au tour d'Ugo Rondinone

de bénéficier d'une carte blanche. *When the Sun Goes down and the Moon Comes up* compte plus de 500 objets choisis parmi les quelque 650 000 qui peuplent les réserves du musée (archéologie, beaux-arts et arts appliqués), créant un parcours narratif qui inclut des œuvres d'Ugo Rondinone et fait la part belle à deux autres Suisses au succès international, Félix Vallotton et Ferdinand Hodler.

Au Centre d'art contemporain, Andrea Bellini (commissaire du pavillon suisse à Venise en 2024) collabore pour la deuxième fois avec la Collection de l'art brut de Lausanne. *Chrysalide: le rêve du papillon* est une exposition forte de quelque 60 artistes et plus de 200 œuvres, toutes liées à l'idée de transformation, avec un programme annexe de performances, de films et de concerts.

Esprit de liberté

Dans le même Bâtiment d'art contemporain (BAC), le Mamco expose les dessins de General Idea et l'œuvre protéiforme d'Ian Burn. Son directeur, Lionel Bovier, développe un regard dans la continuité de son fondateur, Christian Bernard, accentuant la dimension historique, et l'emvergure internationale, ce qui permet de redécouvrir, voire de découvrir, des artistes des dernières décennies du XXe siècle. A la suite d'un projet de recherche Mamco accueille aussi les archives Ecart, toujours stimulantes tant elles témoignent de la grande liberté créative de ce qui est à la fois un groupe d'artistes, un espace d'art indépendant et une maison d'édition, né en 1969 en cousinage avec le mouvement Fluxus. John M. Armleder, qui en est la figure centrale – mais non autoritaire – n'a cessé d'instiller cet esprit de liberté chez toutes celles et tous

ceux avec qui il a collaboré, à Genève et ailleurs.

Dans une dynamique plus solidaire qu'en d'autres temps, le Mamco, le Centre d'art contemporain et le Centre pour la photographie se partagent désormais l'ensemble du BAC. Pensé dès les années 1990 autour de la naissance du Mamco (1994), le projet a connu une gestation compliquée. L'an dernier y est né l'Agora, un espace où Lionel Bovier montre des œuvres des collections publiques genevoises, une sorte de test en attendant les travaux. C'est avec ces perspectives que Danaé Panchoaud, à la tête du Centre de la photographie depuis janvier 2021, affirme une approche du médium certes pointue, mais adroitement médiatisée. Son programme est lié à des enjeux de pouvoir, de contrôle et d'émancipation, à l'exemple, ce printemps, de la réflexion d'Anastasia Mityukova sur l'imaginaire occidental construit autour du Grand Nord. Elle impulse ainsi une énergie supplémentaire à un domaine, la photographie, développé à Genève sous l'impulsion du conseiller administratif en charge de la culture, Sami Kanaan (Nuit de la photo, bourses pour photographes...).

Vivier constant et varié

Autour du BAC, comme en Vieille-Ville ou à Carouge, les vernissages des galeries se font en commun. Certes, pour Quartier des Bains (ainsi nommé d'après la rue principale), ce n'est plus l'enthousiasme du début du millénaire, comme le confirme Pierre-Henri Jaccaud de la galerie Skopia, l'un des fondateurs de l'association: le nombre de marchands et marchandes a diminué de plus de la moitié (huit galeries aujourd'hui), et on sait qu'il va falloir tenir le coup pendant les travaux du BAC, et l'absence de ses visites et visiteurs. On reste pourtant



Le Mamco (Musée d'art moderne et contemporain), un phare pour la Genève culturelle. (MATTHIEU CROISZIER/AVEC L'AIMABLE AUTORISATION D'ART BASEL)

confiant, avec l'ouverture récente d'Olivier Varenne, venu rejoindre les galeries Wilde, Xippas et autre Mezzanin. Les jeunes collectionneurs et collectionneuses des années 2000 n'ont pas toujours résisté aux crises économiques qui se sont succédées mais constituent encore un vivier constant et varié, toujours susceptible de s'enrichir de nouveaux arrivants (plus de 10% de la population se renouvelle chaque année).

L'ancien quartier industriel des Bains doit aussi sa vivacité à des lieux hors des circuits commerciaux, comme le Centre d'édition contemporaine ou Andata Ritorno, deux pionniers parmi les espaces d'art indépendants genevois. A deux pas, Forde, à l'Usine depuis 1994, reste un lieu formateur pour nombre d'artistes, curateurs et curateurs. Depuis, Genève a vu naître Le Labo, Hit, Zabriskie Point, One Gee in Fog, les espaces de l'ancienne usine Kugler, des lieux de résidences comme Utopiana et Embassy of Foreign Artists (EOFA) et, plus récemment encore, Espace 3353 à Carouge ou Cherish.

De l'art dans les rues

Ce dernier projet joue les prolongations dans un immeuble promis à la démolition. Son cofondateur et codirecteur, l'artiste et curateur Mohamed Almusibli, est une figure représentative d'une génération qui a étudié, entre autres, à la HEAD – Genève, a souvent baigné dans plusieurs cultures et porte un regard décomplexé et généreux sur ce qui se passe dans l'espace régional tout en participant à la mondialisation des échanges. Impossible en effet de ne pas associer le développement de l'art contemporain à Genève à celui de la HEAD pendant les dix-neuf années où elle a été dirigée par Jean-Pierre Greff. La haute

école, de plus en plus internationale à l'image de la ville, a formé artistes, designers, curatrices et curateurs à qui échappent les vieilles scléroses locales.

On peut aussi observer ces évolutions à Halle Nord, espace d'art où Carole Rigaut fait valoir la création contemporaine locale depuis 2006. Elle est aussi l'une des personnes qui ont imaginé la Biennale des espaces d'art indépendants de Genève (BIG), rendez-vous incontournable pour prendre le pouls de la Genève alternative, mais aussi émergente. Sa prochaine édition se tiendra cet été sur un mode insulaire, au large du parc de la Perle du Lac.

A qui sait flâner, Genève offre un art public développé essentiellement grâce au Fonds cantonal d'art contemporain (FCAC) et au Fonds municipal d'art contemporain (FMAC). Le projet Art & Tram, le long de la ligne 14, sur laquelle roule le tram rose de Pipilotti Rist, vient d'inaugurer sa dernière

pièce, *Beautiful Bridge* (2023), du duo d'artistes Lang/Baumann. Plus discrets, les programmes vidéo *Mine* proposés dans les gares du Léman Express n'en sont pas moins remarquables. Et il faut toujours bon lever le nez autour de la plaine de Plainpalais pour contempler, sur les toits des immeubles, les pièces de *Neon Parallax*, créées entre 2006 et 2022 et dont Simon Lamunière a été l'un des initiateurs et curateurs.

Genève se construit ainsi une nouvelle identité. Certaines personnes s'en trouvent tétanisées, mais beaucoup mettent la main à la pâte et participent à la façonner pour les personnes qui aiment être surprises plutôt qu'éblouies, éclairées plutôt que subjuguées. ■

La version originale de ce texte a été publiée le 26 janvier 2023 par Art Basel Stones sur Artbasel.com

Le texte travaillé comme une matière

ENSEIGNEMENT Les ateliers d'écriture créative sont une spécificité de la HEAD. Sous la houlette de Fabienne Radi et Emmanuelle Pireyre, ils désacralisent l'écriture et la détournent avec intelligence et finesse

JULIEN BURRI

✉@letemps

Créés en 1999 par Hervé Laurent, les ateliers d'écriture créative sont une spécificité de la Haute Ecole d'art et de design de Genève (HEAD). Ils font même figure de pionniers en Suisse – à titre de comparaison, l'Institut littéraire de Bienne a ouvert ses portes en 2006. Hervé Laurent a également été l'un des initiateurs d'une collaboration entre la HEAD et le Mamco pour mettre sur pied les «Voix off», invitant des auteurs pour des lectures, souvent performées. «Voix Off» se poursuit aujourd'hui sous le nom de «Mondes parlés», en collaboration avec le Centre d'art contemporain de Genève. Au fil des années, des écrivaines ont repris le flambeau, assurant l'enseignement, les tutorats et les lectures: Carla Demierre, Fabienne Radi et, depuis l'automne 2022, Emmanuelle Pireyre.

Comment une école d'art envisage-t-elle le texte? Comme un matériau – visuel, sonore, graphique – toujours pensé en lien avec son support. La HEAD propose deux ateliers, l'un transversal, donné par Fabienne Radi (Prix suisse de littérature 2022 avec *Envol diabolique*), et ouvert aux étudiants de tous les départements. L'autre, réservé aux étudiants en arts visuels, est animé par Emmanuelle Pireyre. Également écrivaine, elle a obtenu le prix Médicis en 2012 pour *Féerie générale*.

De la notice pharmacutique au slogan publicitaire

«Le texte est partout dans nos vies. Pourquoi ne pas le travailler comme une matière, ce qui se fait déjà depuis longtemps avec les images et les sons? interroge Fabienne Radi. Nous essayons de déconstruire la sacralisation du texte. On peut fabriquer de la littérature à partir de n'importe quel matériau textuel, notice pharmacutique, slogan publicitaire, commentaire sur les réseaux sociaux, lettre de réclamation. Tout dépend de ce qu'on en fait.»

Rapidement, étudiantes et étudiants sont amenés à manier la plume ou le clavier. «Je leur donne une consigne et un temps d'écriture assez court, poursuit Fabienne Radi. Cela évite qu'ils se demandent: sur quoi vais-je écrire? L'important, c'est qu'ils soient tout de suite dans le faire, qu'ils travaillent la question des formes.» Le détournement, la réappropriation, l'invention de protocoles partent de gestes d'écriture à expérimenter.

Certains participants viennent préparer la rédaction de leur mémoire théorique, d'autres intègrent du texte dans leurs œuvres plastiques ou leurs performances. D'autres encore réalisent des livres d'artiste dans un atelier d'édition au sein du Pool édition et impression de l'école. Quelques-uns enfin se lancent dans la poésie ou la fiction.

Formation continue à partir de 2024

Des auteurs contemporains proches des arts plastiques et de la poésie sonore sont conviés pour nourrir les échanges. Fabienne Radi cite Valérie Mréjen, Nathalie Quintane ou Edouard Levé parmi d'autres figures inspirantes. Historiquement, cette approche s'inspire du fameux groupe de l'Oulipo – l'Ouvroir de littérature potentielle créé par Raymond Queneau en 1960. Elle décloisonne les genres, renverse les canons et les hiérarchies, utilise les contraintes comme stimulant créatif, à la manière de Georges Perec, rédigeant un roman entier sans utiliser la lettre «e» (*La Disparition*, 1969).

La HEAD inaugure une formation continue en écriture créative au printemps 2024, ouverte aussi bien aux enseignants, aux journalistes, aux comédiens, qu'à tous les amateurs de mots. «Ecrire et publier. Penser le texte au-delà du livre» travaillera les manières de transmettre un texte: podcast, livre d'artiste audioévisé, poésie sonore, conférence performance ou encore roman-photo. De nombreux formats seront explorés pour que chaque texte trouve son public. ■

Ces diplômées et diplômés qui font rayonner les départements de la HEAD

PORTRAITS De nombreux étudiants et étudiantes qui ont effectué leur formation bachelier à la Haute Ecole d'art et de design de Genève se sont depuis fait un nom



BASIL DA CUNHA

RÉALISATEUR

CINÉMA En 2013, c'est à Cannes que le diplômé de la HEAD se faisait un nom avec la sélection par la Quinzaine des réalisateurs de son premier long métrage, *Après la nuit*. Mais il ne s'agissait pas là d'une première, ses courts métrages *Nuven* et *Les Vivants pleurent aussi* ayant également eu les honneurs de cette section qui a révélé les plus grands noms du cinéma international. En 2019, c'est au sein de la compétition officielle du Locarno Film Festival que Basil da Cunha dévoilait *O fim do mundo*, son deuxième long. Aux frontières du documentaire et de la fiction, le Portugo-Suisse – qui «veut laisser la vie exister» – tourne depuis ses débuts avec des amateurs dans un bidonville creole de Lisbonne. Son cinéma, singulier et personnel, vient des tripes. Son nouveau court *Z720*, sera projeté à la fin du mois aux Visions du Réel de Nyon. ■



AMÉLIE STROBINO

DESSINATRICE

ILLUSTRATION Après *Tsarval* (Hélène Hélas) en 2017, la revoci avec *Pourquoi les vouivres raffolent des myrtilles*, un délicieux album jeunesse que publie *myrtilles*. A travers une narration fluide et un trait rond et coloré se passant de la contrainte des cases, la Genevoise met en scène un inspirant conte fantastique et écologique. Diplômée en communication visuelle de la HEAD et en illustration et BD du Centre de formation professionnelle arts, Amélie Strobino s'est en quelques années imposée comme une des voix essentielles du dessin romand. On pu voir son travail à BD FIL, à Delémont-BD ou au Château de Saint-Maurice, elle a illustré la réédition de récits de voyage d'Auguste Pavie et œuvre au sein du collectif féminin La Bûche. La sortie de *Pourquoi les vouivres...*, est accompagnée d'une expo à la Galerie Papiers Gras (jusqu'au 22 avril). ■



TRISTAN BARTOLINI

GRAPHISTE

COMMUNICATION VISUELLE Contribuer au débat sur l'égalité, et plus particulièrement sur l'écriture inclusive: voici le défi que s'est lancé le Genevois en développant durant ses études à la HEAD un alphabet non binaire. Face à l'aspect peu esthétique des points médians, il défend la beauté de la topographie et décide de mélanger les genres afin d'éviter la hiérarchisation inhérente à l'écriture inclusive, qui en relègue forcément un en seconde position. Au final, Tristan Bartolini crée une soixantaine de caractères qui sont autant d'élégants hiéroglyphes permettant de fusionner les genres de manière organique au sein d'un même mot. Ce projet lui vaudra le Prix Art Humanité 2020 de la Croix-Rouge, après lequel il effectue un complément de bachelier en histoire de l'art à l'Université de Genève. Il est en train d'achever un master Espace et Communication. ■



MARVIN M'TOUMO

ARTISTE ET STYLISTE

DESIGN MODE Il a grandi en Guadeloupe et revendique l'origine camerounaise de son nom de famille. Ne faisant ni distinction ni hiérarchie entre les différentes pratiques artistiques, travaillant entre la mode et le théâtre, Marvin M'toumo s'est d'abord frotté aux beaux-arts à la Villa Arson de Nice, dont il est sorti diplômé en 2016, avant de poursuivre son cursus à la HEAD, en arts visuels puis en design mode et accessoires. A peine sorti de l'institution genevoise, il se voit invité par Florence Tétier, directrice créative de la maison Jean Paul Gaultier, à explorer le thème de l'emblématique marinière popularisée par le créateur français. Préoccupé par les importantes questions de représentation et d'inclusivité, il a récemment collaboré avec Lognon, un des métiers d'art de Chanel, et vient de lancer sa propre marque. ■



FANNY AGNIER

JOAILLIÈRE

DESIGN BIJOU Elle est designer senior en haute joaillerie chez Van Cleef & Arpels, prestigieuse maison pour laquelle elle travaille depuis près de huit ans. A partir d'un thème donné par le directeur artistique, elle dessine avec son équipe, pour chaque collection, entre, 80 et 100 pièces uniques, ce qui lui permet de mettre en pratique un bagage technique et artistique acquis à la HEAD puis lors d'une formation sur le tas effectuée auprès d'orfèvres et bijoutiers comme Philip Sajet, Fabricio Acquafresca ou Karl Fritsch. Fanny Agnier a grandi en France voisine et c'est sa passion pour le bijou contemporain qui l'a poussée vers la haute école. Lauréate en 2013 du concours Piaget Jeunes Talents, avec un prix en forme de stage, elle découvre alors la haute joaillerie. Un monde plus traditionnel, auquel elle aime apporter des idées créatives et modernes. ■



GUILAUME DÉNERVEAU

PLASTICIEN

ARTS VISUELS Lorsqu'il s'inscrit à la HEAD pour rejoindre le programme Work, Master qui permet à des étudiants, professeurs et artistes de collaborer durant deux ans sur des projets artistiques concrets, le Fribourgeois est déjà diplômé en illustration de l'École des arts appliqués de Genève. Il a aussi effectué des résidences à Vancouver et à Paris, a montré son travail dans des espaces et centres d'art à Genève (Hart Hat), Fribourg (Friart) et Lausanne (Circuit). Début 2017, il figure parmi les lauréats des Prix New Heads, à travers lesquels la Fondation BNP Paribas récompense des jeunes diplômés de la haute école genevoise. A cette occasion, Guillaume Dénerveau réalise une lithographie vendue dans le cadre de la collection d'art du *Temps*. Installé à Paris, il travaille à l'intersection du dessin, de l'imprimé, de la sculpture et de l'installation. ■



VALENTINE MAEDER & MANON PORTERA

COFONDATEURS DE L'ATELIER APROPA

ARCHITECTURE D'INTÉRIEUR Elles se sont rencontrées durant leurs études à la HEAD, dont elles sont sorties diplômées en 2015 et où elles sont dorénavant enseignantes, avant d'enchaîner avec de premières expériences personnelles puis de se retrouver à Stockholm pour un master. De retour à Genève, confrontées à leurs premiers mandats, Valentine Maeder et Manon Portera ont décidé d'unir leurs compétences pour fonder l'atelier d'architecture d'intérieur Apropa. Au centre de leur démarche, une approche durable centrée sur des ressources locales, avec une attention particulière accordée au réemploi des matériaux et à une maximisation de la lumière naturelle. Que ce soit dans des projets privés ou publics, dans des logements ou des locaux commerciaux, les deux jeunes femmes ne transigent pas sur leurs valeurs. ■ **STÉPHANE GOBBO**

4 Spécial HEAD

AVEC LE SOUTIEN DE LA  FONDATION POUR GENÈVE

A l'école du cinéma, cet art qui rassemble

ENTRETIEN CROISÉ Nicolas Wadimoff et Paolo Moretti, responsables des départements consacrés au 7e art à la HEAD et à l'ECAL, partagent une envie commune de collaborer, loin de l'époque où régnait une rivalitéSTÉPHANE GOBBO
@stephgobbo

Réalisateur et producteur, Nicolas Wadimoff dirige depuis le 1er septembre 2019 le département cinéma de la HEAD (Haute Ecole d'art et de design de Genève). Programmateur et directeur des Cinémas du Grütli à Genève, ancien délégué général de la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes, Paolo Moretti occupe cette même fonction, depuis sept mois, à l'ECAL (Ecole cantonale d'art de Lausanne). Entretien croisé, au moment où les deux professionnels des images en mouvement vont être amenés à intensifier les collaborations entre les deux écoles à la suite de la décision politique de faire du cinéma une matière à part entière, alors que leurs départements font pour l'heure partie des sections communication visuelle (ECAL) et arts visuels (HEAD).

Vos deux départements proposent un master commun en cinéma. Comment envisagez-vous cette collaboration et les complémentarités entre la HEAD et l'ECAL?

Nicolas Wadimoff: On revient de loin... Il se trouve que les profils historiques des deux écoles – additionnés sans doute à des dynamiques humaines et personnelles – avaient amené celles-ci à se regarder de travers. Les conditions d'une collaboration, d'un « penser ensemble » de l'enseignement et de la transmission, n'étaient pas réunies; on était dans une réalité de concurrence, voire de rivalité, revendiquée. Quand je suis arrivé à la HEAD, j'ai eu l'impression de découvrir, sur ce sujet de la collaboration, un champ de ruines; Paolo est, lui, arrivé en pleine reconstruction, à un moment où les conflits avaient cessé. Avec Lionel Baier puis Pauline Gygax, qui l'ont précédé à l'ECAL, nous avions rétabli une communication avant de nous intéresser à ce que faisait l'autre école, jusqu'à arriver à une véritable collaboration. Le master commun était à l'origine un mariage forcé, fruit de décisions politiques, et nous avons essayé d'en faire une relation harmonieuse. On a même commencé à collaborer au niveau bachelor, ce qui était auparavant impensable. Nous devons travailler sur nos complémentarités. Si à la HEAD nous avons plus d'expertise



Paolo Moretti (au premier plan) et Nicolas Wadimoff partagent l'envie d'être à l'écoute des désirs et revendications des jeunes générations. (MAGALI DOUGADOS POUR LE TEMPS)

dans le son, l'ECAL a par exemple une plus longue expérience dans le scénario. Pour moi, il est nécessaire de ne plus être dans une bulle artistique centrée uniquement sur le geste créatif, nous devons aussi préparer les élèves à s'insérer dans un tissu professionnel. Trouver ce point d'équilibre délicat, c'est l'objectif.

Paolo Moretti: Il nous faut une base commune d'enseignement, je rejoins là entièrement la réflexion qui a été faite par Nicolas et mes prédécesseurs à l'ECAL. Nous devons développer une collaboration stimulante et complémentaire et, en effet, éviter la surspécialisation, du fait de cette nuance importante: nous ne sommes pas des écoles de cinéma, mais des départements cinéma intégrés dans des écoles d'art. Notre but est de permettre aux élèves d'avoir une expérience la plus large possible, de toucher à tous les aspects de la production audiovisuelle, de leur montrer qu'il n'y a pas que la réalisation. Grâce à la découverte de

ce qu'est l'image, à travers des cours ou ateliers spécifiques, il peut arriver qu'un élève découvre le métier de chef opérateur et qu'il s'épanouisse pleinement parce qu'il a auparavant eu d'autres expériences, parce qu'il a réalisé un documentaire, fait des exercices de fiction et travaillé sur le son. Une école d'art doit proposer un enseignement pluridisciplinaire.

En quelques années, le secteur du cinéma a connu de grands bouleversements, avec la place importante prise par les plateformes et le développement de nouveaux formats, comme les miniséries et les séries documentaires. Comment tenir compte de cela dans l'enseignement?

P.M.: Il faut commencer par ne pas établir de hiérarchie entre durées, formats et matières. Pour moi, des courts métrages documentaires ou qui font recours à des images de synthèse peuvent être aussi importants qu'un long métrage de fiction

en prise de vues réelles. Nous devons profiter de cette période d'apprentissage pour confronter les élèves avec les contraintes des différentes formes d'expression et cultiver des sensibilités qui peuvent prendre des trajectoires différentes, dans des disciplines autres que celle du long métrage de fiction, qui n'est que la pointe de l'iceberg de la production qui va de la série à la vidéo musicale en passant par la publicité. Tenir compte de ces évolutions est un devoir institutionnel.

N.W.: Plus que la pointe de l'iceberg, je dirais même que le long métrage de fiction n'est qu'un petit iceberg parmi une multitude d'autres. Pour beaucoup de jeunes, ce n'est plus une finalité, comme pour notre génération où la validation d'un statut de cinéaste passait avant tout par une présence à Cannes ou à Berlin. Pour certains étudiants, présenter un travail à la BIM (Biennale de l'image en mouvement) au Centre d'art contemporain de Genève ou au MoMA de New York

est tout aussi important. On a dorénavant des jeunes qui n'ont pas fait leurs armes en étudiant la théorie du cinéma à l'Université de Lausanne, mais en tournant des clips pour des groupes de hip-hop. Ils ont 22 ans et je peux vous dire qu'ils sont d'une inventivité incroyable, ils savent filmer et où placer une caméra. A la HEAD, nous avons au sein du département arts visuels une option « info fiction », avec des professeurs qui défendent un cinéma plus essayiste, où le geste est plus « libre » qu'en cinéma, où on enseigne également le découpage, la dramaturgie et le scénario.

Comment vous positionnez-vous face à une nouvelle génération parfois prompte à remettre en cause les maîtres du passé et à déboulonner les figures tutélaires, voire à refuser de se confronter à des artistes ou des thématiques jugés problématiques?

N.W.: Si on fait l'effort de l'écoute, de la réflexion intellectuelle et de la remise en question – et sur ce point les dénommés « boomers » en sont parfois loin, alors qu'ils se targuaient il y a 30 ans d'être progressistes –, on peut certes être parfois heurtés, mais en même temps trouver que les questions liées à la décolonisation et à la déconstruction sont nécessaires. C'est mon cas et celui de la plupart des enseignants et enseignantes. Après, ce que leurs opposants appellent de manière un peu rapide la « cancel culture » ou le « wokisme », un mot que je n'emploie pas, doit être questionné à travers des débats, et c'est ce que nous essayons de faire; les étudiants amènent leurs arguments, nous les nôtres. Ces débats sont salutaires. Les problèmes commencent lorsque, d'un côté ou de l'autre, il y a un refus du dialogue.

P.M.: Le maintien d'une discussion ouverte est en effet essentiel. Les revendications sont cycliques et générationnelles, il faut les respecter et les écouter, mais cela va dans les deux sens. Quand la discussion s'interrompt et qu'il y a une position frontale ou silencieuse, on est tous perdants. Les écoles d'art doivent rester à l'avant-garde, être des lieux de discussion autour des questions les plus avancées de chaque époque. L'attention, le respect et l'écoute font partie de notre mission. ■

CHARTÉ ÉDITORIALE Le contenu de ce cahier est réalisé par des journalistes de la rédaction du « Temps » avec le soutien d'un partenaire. Pour plus d'informations: www.letemps.ch/partenariats

PUBLICITÉ

— Prix de la Fondation pour Genève



— Jean-Pierre Greff

Directeur HEAD - Genève 2004 - 2022



— Genève, l'art, le design et le cinéma au cœur

— Lundi 03.04.2023
Victoria Hall, 18h30

FONDATION POUR GENÈVE

AVEC LE SOUTIEN DE LA VILLE DE GENÈVE

REPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE

LE TEMPS

léman bleu.tv

Entrée libre sur inscription
www.fondationpourgenève.ch

PARTENAIRE MÉDIA

LE TEMPS